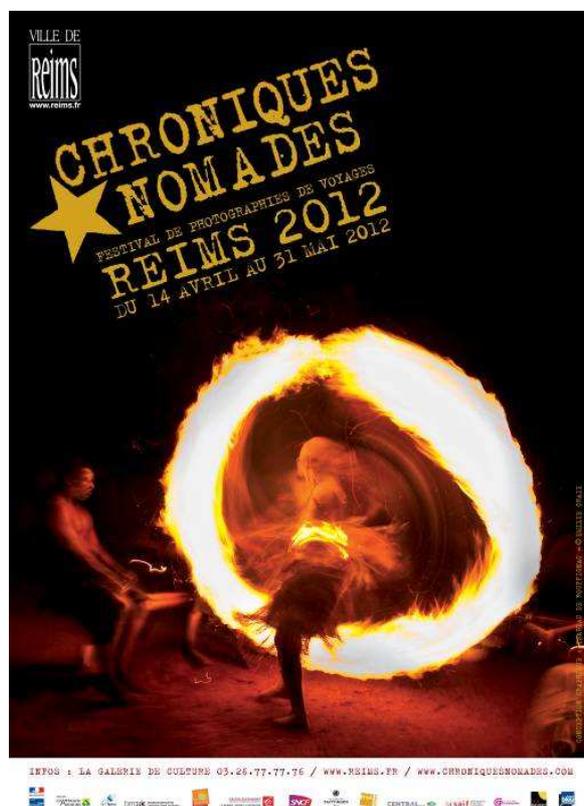


# DOSSIER DE PRESSE

---

mars 2012



# Sommaire

Editorial par Adeline Hazan .....	3
Editorial par Claude Geiss .....	4
<b>Communiqué</b>	
"Chroniques Nomades" : le festival de la photo de voyage débarque à Reims ! .....	6
<b>Les expositions</b>	
16 photographes et 10 lieux d'exposition à Reims .....	7
<b>Autour du festival</b>	
La Bourse Chroniques Nomades .....	8
<b>Photographes</b>	
Deidi von Schaewen : Arbres sacrés .....	9
Agnès Pataux : Cœur blanc, ventre blanc .....	10
Nicolas Bruant : Lumière noire (?) .....	11
Dany Leriche et Jean-Michel Fickinger : Fils et Filles des dieux .....	12
Emilie Chaix : Le Bwiti .....	13
Jérôme Thirriot : Tat Tvam Asi .....	14
Jean-Dominique Burton : L'Allée des rois .....	15
Serge Brunier : Voyage au cœur de la Galaxie .....	16
Alinka Echeverria : Sur le Chemin de Tepeyac .....	17
Jacqueline Salmon : In Deo .....	18
Geneviève Hofman : Le Serpent, le Dragon et les ailes .....	19
Frédéric Lemalet : Un hiver au Tibet .....	20
Véronique Ellena : Oggi ti amo .....	21
Sandu et Dinu Mendrea : Kotel .....	22
Heinz Cibulka : « Gemischte Sätze », « Bildgedichte / Picture poems » .....	23
Philippe Bordas - "Les Chasseurs du Mali" .....	24
<b>Organisation</b>	
Un festival multipartenarial .....	25

## Adeline Hazan

*Maire de Reims et Présidente de Reims Métropole*

La Ville de Reims est très fière d'accueillir, pour la première fois, la 16<sup>e</sup> édition du festival de photographies de voyages « Chroniques Nomades ». En choisissant la « Cité des Sacres » comme nouveau point d'ancrage, cet événement culturel de renommée internationale a fait le choix de s'ouvrir à d'autres horizons et confirme ainsi son parti-pris artistique : inviter au dépaysement et à la découverte de « l'ailleurs ».

A cet égard, le choix de Reims fait doublement sens. D'une part, parce que notre ville s'affirme comme véritable capitale culturelle régionale. En accueillant « Chroniques Nomades », premier festival photo de la saison et rendez-vous culturel majeur de l'année 2012, nous renforçons en effet encore cette ambition. D'autre part, le thème choisi par les organisateurs pour cette nouvelle édition, puisqu'il s'agira de lier le voyage au sacré.

Reims, dont l'histoire se mêle à celle de la France elle-même, est une ville au sein de laquelle le sacré, dans ses nombreux aspects, a toujours occupé une place particulière. La Cathédrale Notre Dame de Reims, dont nous fêtons l'année dernière le 800<sup>e</sup> anniversaire, en est de ce point de vue le majestueux réceptacle.

Mais notre ville, par la diversité de son patrimoine et de son architecture, constitue en elle-même une invitation au voyage. Les centaines de milliers de visiteurs qui viennent chaque année découvrir le territoire rémois témoignent de cette attractivité.

Tout à la fois cité des Sacres et terre de découvertes, Reims est en fin de compte une ville dont l'identité même fait écho à l'incroyable richesse de ce festival.

De l'Europe à l'Asie, ce sont différents hauts lieux de spiritualité à travers le monde qui sont mis à l'honneur, où les croyances et pratiques religieuses se croisent, où les voyages temporels se mélangent aux pèlerinages spirituels.

Tous les genres photographiques sont ici présents, qui mettent chacun en valeur la sacralité dans tous ses aspects. Au total, une quinzaine d'expositions, collectives ou monographiques, permettent de célébrer pendant plus d'un mois cet ailleurs dont l'identité nous questionne sur nos propres cultures, notre propre relation au monde et à autrui.

Les plus grands noms de la photographie de voyage sont exposés : Alinka Echeverria en pèlerinage « Sur le Chemin de Tepeyac » (Basilique de Guadalupe, Mexico), Deidi von Schaewen, autour des « Arbres sacrés en Inde », Jacqueline Salmon avec « In Deo », ou encore Jérôme Thirriot avec une exposition posthume sur la route du Sikkim bouddhiste.

Nous avons souhaité que ce festival unique en son genre soit accessible au plus grand nombre. C'est la raison pour laquelle nous avons sélectionné des lieux d'exposition prestigieux et qui en même temps représentent des lieux symboliques pour les Rémois : le Palais du Tau, inscrit au Patrimoine Mondial de l'Unesco, mais également le Cryptoportique, témoignage de l'époque Romaine, ou encore le Parc de Champagne, grand parc historique de Reims.

En fin de compte, en accueillant ce beau festival dédié à la photographie du voyage, nous voulons que les Rémoises et les Rémois puissent se l'approprier. Nous voulons que « Chroniques Nomades » offre à chacun la possibilité de partir à la découverte de ces « ailleurs », et ce faisant, de se questionner, à travers l'expérience du dépaysement, sur sa propre identité.

## Claude Geiss

Directeur artistique du Festival Chroniques Nomades

Dédié depuis sa création à la photographie du voyage, le festival Chroniques Nomades s'efforce, loin de l'imagerie touristique ou publicitaire, d'approfondir la question du « dépaysement » au sens plein du terme : non un simple exotisme du décor ou des mœurs, mais une expérience de l'Autre et d'abord de l'Autre, de sa différence et donc, par le côtoiement des cultures, d'un approfondissement de notre propre identité.

En écho avec la relation que la ville de Reims entretient avec son histoire et celle de la France, le festival a souhaité développer sa programmation de 2012 autour d'une thématique liant le voyage et le sacré. Pèlerinages, voyages plus solitaires vers des sites inspirés, hauts lieux de la spiritualité à travers le monde, pratiques religieuses appartenant à d'autres cultures, principalement animistes, sont quelques uns des domaines évoqués.

Ces différents aspects de la sacralité seront explorés à travers des voyages géographiques aussi bien que temporels, voire fictionnels, à travers des genres photographiques aussi divers que le reportage, le paysage, la nature morte, le portrait, la photographie scientifique ou la vidéo.

Le pèlerinage est par excellence la mise en œuvre du voyage conçu comme expérience physique d'un itinéraire intérieur : en photographiant celui de la Guadalupe, près de Mexico, **Alinka Etcheverria** décline les surprenantes variations plastiques qu'offrent, de dos, les pèlerins qui viennent faire bénir leur icône de la vierge.

Le pèlerinage s'enracine aussi, et peut-être d'abord, dans une géographie. **Geneviève Hofman**, par une approche topographique de hauts lieux spirituels situés entre le Mont Saint Michel et le mont Tabor en Israël, tente de retrouver ce qui a aimanté cet impérieux désir des hommes d'atteindre un lieu, de l'ériger en aboutissement d'une quête.

Autre lieu sacré : le mur des lamentations à Jérusalem, au pied duquel règne un mélange chaotique de ferveur religieuse, d'agitation désordonnée et de scènes incongrues sur lesquelles **Sandu Mendrea** et son fils **Dinu** portent un regard à la fois un peu distant, parfois ironique mais toujours bienveillant.

A l'opposé, c'est l'absence de site et de trace qui a incité **Jacqueline Salmon** à constituer un mémorial photographique dédié à douze chefs indiens qui vécurent au XIX<sup>e</sup> siècle, afin de perpétuer leur mémoire éradiquée jadis par la volonté des colons, menacée aujourd'hui par le temps et l'indifférence.

De Rome, Capitale du Saint Siège, que reste-t-il aujourd'hui ? Déambulant entre églises et pizzerias, musées et fêtes foraines, **Véronique Ellena** nous en livre, dans sa vidéo, une vision éclatée et malicieuse. Quant à **Heinz Cibulka**, il compose des associations d'images qui évoquent la vie sociale et spirituelle d'une société rurale autrichienne imprégnée par le catholicisme et l'esthétique baroque.

On ne sera pas surpris que l'observation des rites et rituels nous conduise à plusieurs reprises vers une Afrique toujours pénétrée de sa conception animiste du monde. La patiente collecte de visages et de témoignages de féticheurs, de lieux et d'objets de divination effectuée par **Agnès Pataux** constitue l'un des rares ensembles offrant une vision synthétique de ces pratiques animistes en Afrique de l'Ouest.

Au Mali, **Philippe Bordas** s'est, lui, intéressé à la confrérie des chasseurs qui rassemble les descendants de l'ancienne armée du roi Sounjata Keïta, fondateur de l'Empire du Mali au XIII<sup>e</sup> siècle. **Emilie Chaix** nous livre son témoignage sur les cérémonies nocturnes du Bwiti au Gabon tandis que **Nicolas Bruant** redonne aux masques et statues d'Afrique leur statut d'objets rituels vivants en nous en livrant une vision empreinte de sensualité et d'émotion, bien éloignée de la présentation désincarnée qu'en donnent les musées.

Avec « L'Allée des rois », **Jean-Dominique Burton** nous entraîne sur le terrain de la relation pouvoir / sacré et leur incarnation à travers une série de portraits de rois actuels du Burkina Faso.

Enfin, c'est au Brésil que **Dany Leriche** et **Jean-Michel Fickinger** ont photographié les adeptes du Candomblé, cette religion syncrétique conçue par les esclaves venus du Bénin, nous proposant, hors de tout contexte événementiel, un ensemble de portraits à la fois allégoriques et vivants.

Il est un autre aspect du sacré, plus familier, parfois presque bon enfant : celui que l'on rencontre en Inde. **Jérôme Thirriot** en révèle l'omniprésence à travers des lieux, des visages, des gestes captés comme autant d'instantanés de grâce tandis que **Deidi von Schaewen** dresse une typologie des arbres sacrés transformés en lieux de culte.

Faisant alterner portraits intimes et paysages grandioses, **Frédéric Lemalet**, amoureux du peuple tibétain, nous propose de partager l'ordinaire de leur existence hivernale sur le plateau himalayen, consacrée pour l'essentiel aux occupations religieuses et à la lutte contre les éléments.

C'est à une autre approche du sacré, moins sociale, que nous convie **Serge Brunier** lorsqu'il capte l'image de la voie lactée et s'immerge dans son immensité pour nous faire partager une expérience de vertige quasi mystique.

Sacralité du religieux, du pouvoir, du souvenir, de l'art, de la mort, de la nature, du cosmos : le champ du sacré est sans limites et ses formes sont innombrables. Chacun se constitue le sien, en marge de celui que définit le consensus social. Mais le sentiment ambigu qu'il suscite dans lequel la crainte se mêle à l'attachement, le respect au désir, est lui bien singulier. A chacun d'en faire ici l'expérience, parmi ces propositions.

Communiqué

## **"Chroniques Nomades" : le festival de photographies de voyages débarque à Reims ! du 14 avril au 31 mai, dans toute la ville**

**C'**est l'un des rendez-vous culturels les plus attendus à Reims en 2012 et le 1<sup>er</sup> festival photo de la saison : le 13 avril prochain, Chroniques Nomades débarquera dans la cité des sacres. Après 15 ans de résidence à Honfleur, il semblait naturel que le festival de la photo de voyage s'embarque vers de nouveaux horizons. Objectif pour la municipalité ? Donner un nouveau souffle à un festival de renom international et l'ancrer durablement dans le paysage rémois. Et pour cette 1<sup>re</sup> édition rémoise, le thème sera de circonstance, puisque le festival associera le sacré au voyage !

Sites inspirés d'Europe et d'Asie, hauts lieux de spiritualité à travers le monde, croyances animistes et pratiques religieuses, voyages temporels ou fictionnels, solitaires ou pèlerinages, du reportage au portrait... Au total, une quinzaine d'expositions, collectives ou monographiques, célébreront à Reims du 13 avril au 31 mai la culture des autres. Et les plus grands noms de la photographie de voyage seront exposés : Alinka Echeverria en pèlerinage « Sur le Chemin de Tepeyac » (Basilique de Guadalupe, Mexico), Deidi von Schaewen, autour des « Arbres sacrés en Inde », Jacqueline Salmon avec « In Deo », ou encore Jérôme Thirriot avec une exposition posthume sur la route du Sikkim bouddhiste...

### **Reims, un écrin historique pour des photos d'ailleurs**

Pour offrir le plus bel écrin aux photographes, la ville de Reims a sélectionné des lieux les plus qualitatifs. Parmi eux, le Palais du Tau, inscrit au Patrimoine Mondial de l'Unesco et jouxtant la grande cathédrale Notre-Dame, le cryptoportique, témoignage de l'époque Romaine, mais aussi des lieux plus modernes, publics ou privés, et parfois en extérieur, comme le Parc de Champagne, grand parc historique de Reims sur une surface de 22 ha.

### **Ancrer le festival, embarquer un public**

Pour ancrer le festival dans la ville, deux jours de conférences et de rencontres seront proposés les 14 et 15 avril à Reims. Par ailleurs, la ville de Reims a aussi décidé d'initier un travail à l'année avec les photographes du cru grâce à des cafés-photos. Objectifs ? Permettre à tous les publics d'embarquer vers des "ailleurs", de s'interroger tant sur le voyage que sur le dépaysement. Pour partir en photo à la découverte de l'autre et de soi !

## 16 photographes et 10 lieux d'exposition à Reims

**A** Reims en 2012, le festival Chroniques Nomades investira 10 lieux d'expositions dont 9 en entrée libre. Pour que la photographie de voyage soit accessible à tous.

★ **Deidi von Schaewen et Agnès Pataux**

Palais du Tau  
2, place du Cardinal Luçon  
du 15 avril au 31 mai  
tous les jours sauf lundi  
du 15 avril au 6 mai de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h 30  
(à partir du 6 mai de 9 h 30 à 18 h 30)  
tél. : 03.26.47.81.79  
entrée 7,50 € - réduit : 4,50 € - gratuit : - de 26 ans, personne handicapée et son accompagnateur, demandeur d'emploi

★ **Nicolas Bruant, Dany Leriche et Jean-Michel Fickinger**

Demeure des Comtes de Champagne  
rue du Tambour  
les week-ends du 14 et 15 avril, 21 et 22 avril, 28 et 29 avril  
de 14 h à 18 h  
entrée libre

★ **Emilie Chaix**

Maison de la Vie Associative  
122, rue du Barbâtre  
du 15 avril au 31 mai  
du lundi au vendredi de 9 h à 22 h 30,  
le samedi de 9 h à 20 h  
horaires vacances de 9 h à 18 h  
tél. : 03.26.77.74.70  
entrée libre

★ **Jérôme Thirriot**

Maison du Département  
rue Carnot  
du 14 avril au 11 mai  
du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h  
et de 13 h 30 à 17 h 30  
entrée libre

★ **Jean-Dominique Burton, Serge Brunier, Alinka Echeverria**

Cryptoportique  
place du Forum  
du 15 avril au 31 mai  
du mardi au dimanche de 14 h à 18 h  
fermeture exceptionnelle le 21 mai  
entrée libre

★ **Jacqueline Salmon et Geneviève Hofman**

Salle Brulârt de l'Ancien Collège des Jésuites  
place Museux  
du 15 avril au 31 mai  
du mardi au dimanche de 14 h à 18 h  
entrée libre

★ **Frédéric Lemalet**

Parc de Champagne  
18, avenue du général Giraud  
du 14 avril au 15 novembre  
en avril et mai de 10 h à 20 h  
entrée libre

★ **Véronique Ellena**

La Cartonnerie  
4, rue du Docteur Lemoine  
du 15 avril au 31 mai  
horaires de la billetterie : du lundi au samedi de 14 h à 19 h  
entrée libre

★ **Dinu et Sandu Mandrea, Heinz Cibulka**

Agence Caisse d'Epargne  
12, rue Carnot  
du 15 avril au 31 mai  
du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h  
et de 13 h 30 à 17 h 30  
entrée libre

★ **Philippe Bordas**

FNAC – Espace d'Erlon  
53, place Drouet d'Erlon  
du 14 avril au 31 mai du lundi au samedi 10 h à 19 h 30.  
entrée libre

+ d'infos

**La Galerie de Culture  
(place Myron Herrick)**

**Tél. : 03 26 77 77 76**



## La Bourse Chroniques Nomades

**L**a vocation de Chroniques Nomades, c'est aussi de participer à la création contemporaine, et d'aider à la production de sujets photographiques. Grâce à un partenariat avec le Fonds de Dotation de la Caisse d'Epargne, la bourse Chroniques Nomades est renouvelée à l'occasion de cette 1<sup>re</sup> édition rémoise.

La Bourse Chroniques Nomades s'adresse à tous les artistes de nationalité française (ou étrangers résidant en France depuis au moins un an) qui justifient d'une expérience professionnelle. Elle consiste en l'attribution d'un prix de 5 000 € à un lauréat pour la réalisation d'un projet de voyage photographique.

Un formulaire de candidature est disponible auprès la Caisse d'Epargne Lorraine Champagne-Ardenne (12-14, rue Carnot à Reims). Pour postuler, il suffit de le renvoyer en 2 exemplaires au plus tard le 31 mars à la même adresse accompagné de :

- ★ un curriculum vitae (2 exemplaires)
- ★ le projet sous la forme d'une note dactylographiée de 2 à 10 pages (2 exemplaires)
- ★ un dossier photographique constitué selon les modalités présentées sur le formulaire de candidature
- ★ une photocopie de la carte d'identité ou du passeport en cours de validité

Suite à la réception des candidatures, l'agence de la Caisse d'Epargne Carnot de Reims accueillera la réunion du jury de la Bourse ainsi que la remise des prix le samedi 14 avril 2012, lors de l'inauguration du festival Chroniques Nomades.

Le lauréat, outre la bourse de 5 000 €, verra son travail exposé sur les cimaises de Chroniques Nomades lors de l'édition 2013. Pendant son voyage, il sera en contact régulier avec la Caisse d'Epargne. Et l'avancée de son projet fera également l'objet d'une communication en interne à Caisse d'Epargne ainsi qu'en externe.

## Deidi von Schaewen : Arbres sacrés

**D**eidi von Schaewen parcourt le monde à l'affût du construit, de tout ce qui fait architecture, qu'elle soit savante tout en défiant le temps ou populaire et improvisée. Palais, habitats de tôle ou de terre, échafaudages, décors précaires montés pour des fêtes rituelles, voitures ou installations bâchées : autant d'objets publics qu'elle répertorie pour en dresser des typologies inattendues qui révèlent la créativité illimitée des hommes. Et lorsqu'elle photographie des végétaux, bambous ou cactées, elle les restitue telles des architectures monumentales, puissamment structurées.

Les arbres sacrés qu'elle a photographiés en Inde ont, dans ce corpus, la particularité de relever autant de la nature que du construit. Entourés parfois d'une balustrade, ils abritent des autels devant lesquels hindous ou bouddhistes viennent se recueillir, faire des vœux, déposer des offrandes. Le grand format permet ici au spectateur de se perdre dans les imbrications complexes du végétal et des dispositifs de culte.

Prolifération de la matière ligneuse, des arabesques de branches, de lianes, de racines aériennes et accumulations de statues parées, de niches, d'autels surchargés d'offrandes : il semble que s'instaure, dans un même élan mystique, une rivalité, une surenchère entre productions de la nature et artefacts. Le Pipal, ce figuier à latex, si commun en Inde, justement nommé *Ficus religiosa*, n'est-il pas l'arbre paradisiaque cité par les Veda, doué d'une faculté de renouvellement perpétuel, à l'image de la régénération ininterrompue de l'univers ?

C'est à son ombre que Sâkyamuni connut l'illumination et devint Bouddha. C'est à sa potentielle longévité et à sa fonction de lien entre la terre et le ciel que l'arbre doit d'être associé au divin dans la plupart des religions.

Derrière une photographie frontale et de pur constat, Deidi von Schaewen sait rendre sensible la ferveur que l'Indien éprouve à l'égard de ces pourvoyeurs de faveurs qu'il sait habités par une divinité propre à chacun. Par-delà, ces images témoignent de l'attention affectueuse, de la familiarité qu'il entretient en tout lieu et à toute occasion avec le sacré.

*Jean-Christian Fleury*



## Agnès Pataux : Cœur blanc, ventre blanc

Contrairement à la représentation que l'Occidental, ou plus largement le monothéiste, se fait de l'animisme et des religions d'Afrique, celles-ci ont en commun la croyance en un seul Dieu créateur mais qui n'est accessible qu'à travers une multitude d'intermédiaires : forces spirituelles, énergies émanant de la nature, esprits des ancêtres. Les fétiches ne sont que les intercesseurs entre ces forces invisibles mais omniprésentes et les hommes. Objets de pratiques rituelles (prières, sacrifices), ces objets vivants sont les lieux transitoires où réside telle ou telle entité que le devin-féticheur s'efforce de se concilier. Lui seul connaît leurs secrets, peut les activer et entendre leur parole. Seul un initié peut les approcher et les voir. Agnès Pataux a donc dû se faire admettre dans différentes sociétés d'initiés pour réaliser ses photos. Fruit de nombreux séjours au Burkina Faso, au Mali et au Bénin, sa patiente collecte de visages, de témoignages, de lieux et d'objets de divination constitue l'un des rares ensembles offrant une vision synthétique des pratiques animistes encore vivantes en Afrique de l'Ouest. Elle nous permet de pénétrer chez ces féticheurs dont le prestige est lié au pouvoir et à l'efficacité des objets qu'ils détiennent. Ces hommes, intercesseurs entre les mondes visible et invisible, qui manipulent des forces parfois si redoutables qu'elles peuvent entraîner la mort, mènent la vie modeste des gens du village. Leur lieu opératoire, une pièce aveugle située au fond de la maison, nous apparaît comme un capharnaüm poussiéreux, encombré d'objets hétéroclites : figurations sculptées, amas de matières sacrificielles, instruments de culte, crânes d'animaux...

Il nous est difficile d'imaginer la valeur et le pouvoir de ces « fétiches » à partir de leur aspect : nous sommes trop habitués à établir une corrélation entre l'importance symbolique d'un objet et la valeur artistique de sa forme. De cet univers où règne la magie, Agnès Pataux restitue la pauvreté, l'apparent désordre qui tranchent avec la gravité solennelle de ces devins, conscients de leur rôle social et de leur responsabilité. L'intimité qu'elle a su nouer avec eux, condition de ces images, leur donne aussi leur poids d'humanité. Ces hommes en contact avec les forces de l'au-delà, les aurions-nous seulement remarqués si nous les avions rencontrés hors de leur antre sacré ? « Cœur blanc, ventre blanc » : telle fut la réponse du fétiche interrogé par l'un des devins pour savoir si les intentions de la photographe étaient bonnes. Elles l'étaient. Quant à la possibilité de rendre publiques ses images : « Pas de problème : il n'y a pas l'odeur. » C'est que le fétiche participe d'une expérience sensorielle totale, en interaction avec l'espace qui l'entoure, alors que la photographie n'est qu'une représentation strictement visuelle qui n'implique pas la présence et est donc sans conséquences. Rude leçon de modestie pour les photographes.

*Jean-Christian Fleury*



## Nicolas Bruant : Lumière noire (?)

« **Q**uand les hommes sont morts, ils entrent dans l'histoire. Quand les statues sont mortes, elles entrent dans l'art » : c'est sur cette constatation qu'Alain Resnais et Chris Marker ouvraient en 1959 leur film « Les statues meurent aussi ». Ces bois sculptés se font donc « œuvres » pour entrer dans nos catégories où se juxtaposent l'art et le non-art, le religieux et le profane alors qu'en Afrique tout communique, tout est art et tout est religieux. « Un objet est mort quand le regard vivant qui se posait sur lui a disparu », continuaient Resnais et Marker. Effectivement, extraits de leur contexte social et culturel, les masques, les statues, les instruments rituels que nous admirons dans les musées meurent d'une hémorragie de sens. Ils n'ont pas été créés pour notre délectation, pour satisfaire un frisson d'exotisme ou un simple plaisir des yeux. On peut certes tâcher de limiter cette hémorragie à force d'érudition, jamais on n'entrera dans l'intention de celui qui a créé tel objet, jamais on ne ressentira ce que son destinataire éprouvait en le manipulant. Acceptons donc ce qu'André Malraux appelait leur « métamorphose » : en devenant sculptures, elles ressuscitent. Elles nous parlent si nous savons interroger leurs formes, nous laisser prendre à leur énigme, reconnaître en elles ce témoignage, commun à toutes les grandes cultures, d'un défi de l'homme lancé à l'Apparence et au Temps, c'est-à-dire à son destin.

C'est à ce regard, à cet abandon, à cette exigence que nous convie Nicolas Bruant. Habitué de l'Afrique qu'il sillonne depuis trente ans, familier de ces masques et de ces statues qu'il photographie régulièrement, il nous en livre une vision empreinte de sensualité et d'émotion, bien éloignée de la présentation désincarnée qu'en donnent les musées. Vision intime, dans laquelle la matière se fait pouvoir et la forme pensée, surgies toutes deux de l'obscurité et du chaos. Car toute création, en Afrique, recommence la Création du monde.

*Jean-Christian Fleury*



## Dany Leriche et Jean-Michel Fickinger : Fils et Filles des dieux

Le seul bien que les esclaves purent emporter avec eux, lorsqu'ils quittèrent les côtes des grands royaumes d'Afrique de l'ouest, ce fut leurs dieux. Ils les exportèrent en secret dans les plantations sucrières d'Haïti et du Brésil. Là, sous l'effet de la christianisation forcée, se constituèrent des religions synchrétiques assimilant le Dieu unique créateur du monde à Mawu, et les saints catholiques aux orixas, la multitude des divinités secondaires liées aux éléments et aux phénomènes naturels. Ainsi naquit le Candomblé, qui a perduré et prospère aujourd'hui aux Caraïbes et au Brésil où le gouvernement a reconnu et subventionne les terreiros, les « maisons de Candomblé ». Cette résistance des croyances animistes face à la pression des maîtres et des missionnaires catholiques puis, plus récemment, face au rationalisme et au positivisme modernes s'explique principalement par le fait qu'elles a permis aux esclaves d'hier et à leurs descendants d'aujourd'hui de conserver leur identité, leur histoire, de supporter leur condition, de réguler leurs conflits.

C'est cette vitalité de la culture africaine, cette aptitude à marier harmonieusement des religions différentes qui a incité Dany Leriche et Jean-Michel Fickinger à s'intéresser au Candomblé, à ses rites de possession, à la personnalité de ses adeptes. Entre Salvador de Bahia et Itaparica, ils ont photographié ces pratiquants individuellement, frontalement, hors de tout contexte événementiel. Fidèle à leur manière, ils ont procédé, elle en « metteur en scène », lui en « directeur de la photo » et ont ainsi constitué un ensemble de « portraits allégoriques ». Pratique paradoxale dans laquelle s'affirme une volonté : celle d'incarner certaines notions abstraites (ici, le syncrétisme des cultures, le rôle social des sujets photographiés), et un désir : celui de respecter et de faire affleurer, derrière l'adepte, la personnalité de chaque individu, femme, homme, enfant saisi dans l'instant de l'échange avec le photographe.

Qu'il soit nu, comme dans les compositions picturales inspirées des peintures allégoriques de la Renaissance que réalisait Dany Leriche il y a quelques années, ou qu'il soit, comme dans cette série, vêtu de robes blanches traditionnelles, de T shirts aux effigies des saints ou de la Vierge, c'est toujours le corps qui, par sa présence, par son indocilité, par le poids du regard posé sur lui, parce qu'il est photographié ici et maintenant, donne vie, à cette tentation permanente de l'art de représenter l'idée.

*Jean-Christian Fleury*



Photographie de Dany Leriche

## Emilie Chaix : Le Bwiti

Remontant à plusieurs siècles, le culte du Bwiti est originaire de populations du Gabon central. Il recouvrait à la fois une vision de l'univers, un enseignement, une organisation de la société et une thérapeutique.

N'y accédaient que les hommes qui y avaient été initiés au terme d'un rite au cours duquel le postulant mâchait l'écorce issue de la racine l'iboga, arbuste aux propriétés hallucinogènes, qui lui permettait d'abolir le temps et d'entrer en contact direct avec les ancêtres.

A partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, une forme plus ouverte et universaliste du Bwiti s'est développée chez les populations Fang et au-delà du Gabon. Si l'absorption de l'iboga reste le moyen principal de l'initiation, cette version rénovée du culte s'adresse à tous : la cérémonie, jadis secrète est désormais publique. Cette vocation universaliste, fondée sur l'idée que tout homme peut entrer en contact avec l'au-delà, explique sans doute le succès du Bwiti et sa résistance face au progrès de la christianisation et de l'islamisation.

Emilie Chaix consacre principalement les reportages qu'elle effectue un peu partout dans le monde au patrimoine humain. Elle témoigne de la richesse des modes de vie et des croyances qui perdurent en dépit de la standardisation culturelle.

Lors des cérémonies nocturnes auxquelles elle a pu assister, elle a cherché à traduire l'intensité émotionnelle à laquelle concourent les chants, la musique, les danses, les lumières vivantes des torches et, bien sûr, l'état de transe des candidats à cette re-naissance qu'est l'initiation.

Par delà l'aspect spectaculaire de l'événement, c'est la mise en relation de deux mondes, le temps d'une nuit, qui se manifeste à travers les imbrications fugitives des ombres et des lumières.

*Jean-christian Fleury*



## Jérôme Thirriot : Tat Tvam Asi (1)

Jérôme Thirriot est toujours revenu en Inde comme dans sa famille d'adoption. Initié à sa culture dès l'âge de vingt ans par l'apprentissage des tablas et du Raga traditionnel, il en a connu la spiritualité sans en ignorer la dureté quotidienne, en a éprouvé le souffle qui élève tout comme la rigidité d'une conception de l'homme qui rive celui-ci à une place sociale prédéterminée.

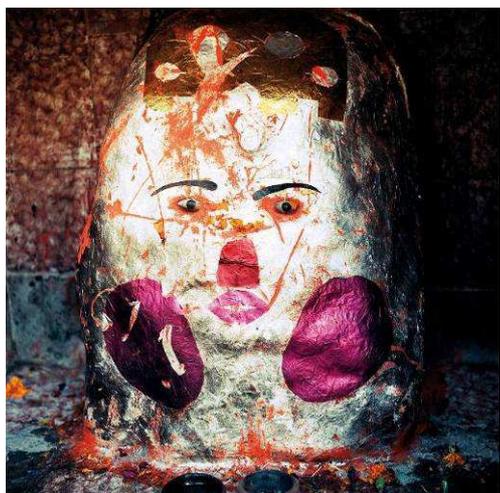
C'est sans doute parce qu'il était si imprégné de la pensée, des croyances, des pratiques de l'Inde que Jérôme Thirriot a pu en donner cette vision complexe : à la fois détachée, légère et fugitive comme une buée, en même temps que marquée par la conscience aiguë qu'un ordre profond est à l'oeuvre derrière les aléas du réel et que la photographie est peut-être l'un des moyens d'y accéder. Aussi, sa curiosité était-elle insatiable comme celle d'un enfant. Un visage entraperçu dans l'encadrement d'une porte, un geste capté au sortir de l'ombre, un objet abandonné lui étaient ravissement aussi bien que source de méditation. Et il savait, spontanément, nous transmettre l'un et l'autre. Attentif à l'impromptu, aux faits les plus ténus, il n'en évitait pas moins l'anecdotique ou le narratif dans ses images.

Si chacune d'elle a la fraîcheur d'un émerveillement - miraculeusement toujours renouvelé -, elle est aussi le résultat d'une rigoureuse composition. Du jeu des masses et des lignes, du rôle actif du vide naît une harmonie dans laquelle tout fait signe pour qui a su renoncer à en cerner toujours une signification unique.

C'est peut-être à force d'être pleinement là, au bord du Gange, dans la présence et le silence de l'instant, en complicité avec sa compagne, ses deux Leica en bandoulière sous son gilet, que Jérôme Thirriot a appris cet abandon du vouloir, cette disponibilité qui lui permettaient d'être au plus près de l'émotion face au spectacle du monde indien et de le tenir à distance suffisante pour en révéler, non la clé, mais l'énigme elle-même.

*Jean-Christian Fleury*

(1) Trad. « Cela c'est toi »



## Jean-Dominique Burton : L'Allée des rois

Jean-Dominique Burton photographie parce qu'il est voyageur et non l'inverse. L'humain est son sujet unique de même que le portrait est le seul genre qu'il pratique, quoi qu'il photographie. C'est parce qu'il a voulu garder trace de ses rencontres qu'il a entrepris un périple de six mille kilomètres au Burkina Faso afin de réaliser les portraits des différents rois et chefs influents qui se trouvent à la tête des Mossi, des Lobi, des Peuls, des Bobos et de bien d'autres ethnies.

Ces rois continuent à jouir d'une autorité locale certaine. Courtisés par les pouvoirs centraux des anciens empires africains puis par les autorités coloniales, ils sont aujourd'hui sollicités par les gouvernements qui voient en eux des relais utiles auprès des populations. Objet d'un grand respect, un roi, au Burkina Faso, mène auprès de ses sujets une vie matérielle généralement fort modeste. Son palais se distingue à peine des habitations en banco qui l'entourent, il tient conseil avec ses ministres assis sous un arbre, à des places soigneusement hiérarchisées mais invisibles au profane, qui ne remarque que quelques pierres disposées en cercle. Un protocole complexe régit sa vie quotidienne et ses relations mais il ne doit le respect qu'il inspire qu'à son autorité personnelle, sa sagesse et son équité.

Ce sont ces qualités, cette modestie de la vie matérielle que Jean-Dominique Burton a su traduire dans ses portraits. Loin des images faciles de potentats vaniteux et ridicules que l'on a parfois données d'eux, il révèle la personnalité complexe de chacun, sans complaisance mais avec empathie. Pénétrés de leur responsabilité, plus que de leur importance, ces personnages s'offrent à l'objectif après qu'une relation de confiance et d'équilibre s'est établie. L'installation du petit studio ambulant et de l'appareil sur son pied, le rituel de la prise de vue constituent un cérémonial qui répond au protocole exigé par toute rencontre avec un monarque. Le photographe et son modèle se trouvent ainsi mis, sinon sur un pied d'égalité, du moins en situation de connivence et d'estime mutuelle.

En photographiant ces rois en noir et blanc et devant un fond neutre, Jean-Dominique Burton relativise l'aspect documentaire, ethnographique ou exotique de son travail pour se concentrer sur l'être-roi de chacun de ses modèles, sur son rapport à sa fonction, à son pouvoir. Un jour, Jean-Dominique Burton est allé solliciter un roi sénoufo qui n'avait pas la réputation d'être d'un abord facile. Le roi demanda à le regarder dans les yeux pendant vingt minutes pour savoir si son âme était suffisamment pure pour qu'il puisse le photographier. Apparemment, l'examen fut concluant...

*Jean-Christian Fleury*



Photographes

**Serge Brunier :**

## **Voyage au cœur de la Galaxie**

Tous les ans, au cœur de l'hiver austral, la Terre plongée dans la nuit fait face à la Voie lactée, notre galaxie. Pour contempler ce vertigineux panorama cosmique dans toute sa splendeur, il faut se trouver sous le tropique du Capricorne, d'où le centre galactique est visible exactement au zénith. Depuis quelques années, j'assiste à ce happening cosmique depuis le belvédère parfait : le désert d'Atacama, au Chili. Là, sous un ciel d'une pureté sans égale, la Voie lactée se révèle. Éblouissante, elle traverse le ciel en diagonale, du nord-ouest au sud-est, depuis la constellation du Cygne jusqu'à celle de la Carène en passant par le Sagittaire et le Scorpion, scintillant d'étoiles. Une nuit, pendant que je laissais mon appareil photographique enregistrer, lentement, la lumière d'étoiles lointaines, allongé sur le sable du désert, je l'ai vue... Non plus une bande laiteuse et irrégulière, sans forme et sans volume, mais une véritable galaxie, avec son bulbe central peuplé d'étoiles vieilles de douze milliards d'années, et, se projetant devant lui, le disque criblé d'étoiles supergéantes, d'amas d'étoiles, de nébuleuses. Une expérience unique, quasi métaphysique. Pendant un moment, dans le silence et l'obscurité absolue du désert, j'ai vu le ciel en perspective, avec ses lignes de fuite, sa profondeur, son immensité ; j'ai « senti » la proximité d'Alpha du Centaure et l'éloignement d'Antarès du Scorpion, suivi les volutes des nébuleuses qui roulent, noires comme des nuages d'orage, sur les rives du disque galactique ; j'ai vu la Galaxie tourner lentement autour de son trou noir central, je n'étais plus sur une planète, mais dans l'espace même, et en me penchant, peut-être, j'aurais pu tomber dans le champ des étoiles...

*Serge Brunier*



## **Alinka Echeverria :** **Sur le Chemin de Tepeyac**

Chaque année, au Mexique, plusieurs millions de pèlerins se rendent à la basilique de la Guadalupe : là, sur la colline de Tepeyac où se dressaient les ruines d'un temple aztèque dédié à la déesse Tonantzin, la Vierge apparut à un berger avant d'emplir de roses le manteau de celui-ci et d'y imprimer son image indélébile.

Protectrice des Indiens et figure nationale, elle est « la Première Métisse », la figure chrétienne à travers laquelle les indigènes ont pu conserver un lien avec leurs divinités d'origine. Aussi la ferveur à son endroit est particulière. Son effigie, sous forme de peintures, de statues, d'ouvrages en broderie trône dans les habitations, surtout les plus modestes. Participer au pèlerinage de la Guadalupe, c'est non seulement aller vers la source, vers l'empreinte originale, mais c'est aussi l'occasion de faire admirer publiquement son icône personnelle, de la faire bénir dans la basilique.

En photographiant trois cents de ces pèlerins de dos et isolés de leur contexte, portant leur trophée sur leurs épaules, Alinka Echeverria prend un parti pris anti-documentaire qui ne manque pas de surprendre pour un tel sujet. Exit les images spectaculaires de foules colorées et de bousculades : « Je veux que le regard soit attiré sur l'individu et ce qu'il porte ... Je travaille sur la relation entre la Vierge et le pèlerin », déclare-t-elle. Aussi nous voici devant une déclinaison de représentations à partir d'un modèle commun, mais surtout devant une iconographie représentative de l'art populaire mexicain.

Si l'élément humain n'est pas absent, il est cependant réduit à quelques fragments corporels et vestimentaires : une nuque, des mains, un chapeau, un pantalon, un short, des sandales ou des baskets émergent de derrière l'icône comme autant de faibles indices de la réalité physique et sociale de son propriétaire, devenue homme-sandwich au service du divin. Son visage est dissimulé mais sa Vierge parle pour lui.

Le culte de Notre Dame de la Guadalupe est d'abord celui des images, de leur pouvoir, miraculeux ou non. En procédant à l'accumulation de celles-ci, Alinka Echeverria, photographe mais aussi sociologue des représentations, rend grâce à ce pouvoir par un geste d'iconophile somme toute bien légitime.

*Jean-Christian Fleury*



## Jacqueline Salmon : In Deo

**D**ouze diptyques dédiés à douze chefs indiens qui vécurent au XIX<sup>e</sup> siècle dans les plaines de l'Alberta, aux confins des montagnes Rocheuses. Parce que douze est le nombre des paradis successifs situés par-delà ces montagnes, là où souffle le Grand Esprit qui donne et reprend la vie. Parce que le monde fut créé en douze jours et que ce nombre régit l'ordre cosmique.

Dans chacun de ses diptyques Jacqueline Salmon associe l'image d'une paroi rocheuse sur laquelle est apposé le nom de l'un de ces chefs et celle d'un arbre mort choisi en fonction de la personnalité du personnage auquel il est relié. D'un côté une stèle photographique qui, en perpétuant le nom d'un homme, le tire du néant de l'oubli et le ressuscite par la parole ; de l'autre, l'arbre, à la fois dressé tel un totem et flexible comme la plume que sa fragile ramure évoque. Deux présences se trouvent ainsi convoquées : l'une, tellurique, le roc de la montagne ; l'autre, aérienne, l'arbre modelé par le vent mais tendu vers le ciel par-delà sa propre mort. Le minéral et l'organique, le stable et l'aléatoire, l'immobilité et le souffle se trouvent ainsi réconciliés pour un hommage silencieux.

La photographe célèbre ici ceux dont la culture fut anéantie. Elle perpétue leur mémoire éradiquée jadis par la volonté des colons, menacée aujourd'hui par le temps et l'indifférence : celle des tribus Blackfoot, Creek ou Stoney ; celle de leurs héros : Big Bear, Crow Foot, Walking Buffalo... ; celle de ces hommes dont la beauté physique et morale avait tant frappé Christophe Colomb qu'il les pensait créés à l'image de Dieu : « de corpus in Deo ».

En 1994, non loin de l'actuelle réserve des Stoney, à deux pas d'une petite chapelle blanche, Jacqueline Salmon s'est trouvée face à une stèle de forme pyramidale. On pouvait y lire : « En remerciement aux Indiens Stoney qui rendirent à César ce qui appartenait à César et à Dieu ce qui revenait à Dieu. » Singulier paradoxe que de donner crédit à un peuple d'avoir rendu aux Blancs ce qui lui appartenait. Ce fut le point de départ de ce geste artistique et éthique : restituer symboliquement aux tribus indiennes ce qui leur revenait, de toute éternité.

*Jean-Christian Fleury*



## Geneviève Hofman : Le Serpent, le Dragon et les ailes

Il est des lieux où « souffle l'esprit » : lieux inspirés et inspirants qui donnent aux hommes la conviction que là, précisément, ils se trouvent reliés à quelque chose qu'on nommera transcendance, cosmos ou autrement, qui les conduit à prendre conscience de leur place à la fois éminente et fragile dans l'univers. Ce sont ces sites naturels devenus, au fil des générations, lieux de pèlerinage et aujourd'hui de tourisme. Geneviève Hofman les a parcourus et observés dans l'espoir que la photographie saurait y reconnaître une géographie du sacré. Suivant un itinéraire à la fois géographique et symbolique, elle s'est rendue dans quatre hauts lieux de la chrétienté dédiés à saint Michel, l'archange protecteur, le proche de Dieu, et dans trois autres consacrés par les Grecs au culte d'Apollon, messager de Zeus par ses oracles, proche de saint Michel par ses fonctions et certains de ses attributs. Sept sites étrangement alignés selon un axe nord-ouest / sud-est reliant le Mont-Saint-Michel au mont Thabor en Israël. De ces paysages élus par les hommes pour y pratiquer leurs rites, elle nous livre une vision dépouillée de toute référence culturelle, privilégiant une approche topographique et au plus près des sensations, tactiles aussi bien que visuelles. Elle interroge les éléments – ciel, terre, roche, végétation –, leur configuration, leurs interactions ; elle scrute les marques laissées par les hommes : prouesses architecturales réalisées sur des sommets abrupts, mais aussi traces discrètes des passages répétés au long des siècles. Lieux riches en oppositions d'où ils tirent sans doute une partie de leur pouvoir : entre l'ombre et la lumière, le chaos et le construit, la présence de sites féminins (grottes, cavernes) à proximité des sites masculins établis sur des monts et des pics. Oppositions qui trouvent un écho dans la forme même des images : à la vision en plan général de paysages grandioses répond celle presque macroscopique de la matière des roches ou du sable ; aux panoramiques horizontaux succèdent les verticaux qui relient le tellurique au céleste ; le recours du noir et blanc argentique pour remonter dans le temps et aller à l'essentiel de ce qui structure ces paysages alterne avec l'emploi de la couleur en numérique pour rendre compte de l'activité profane actuelle qui envahit ces sites où des hordes de touristes se pressent devant les échoppes des marchands du Temple. Le propos de Geneviève Hofman n'est certes pas de débusquer l'invisible, mais de retrouver par empathie ce qui a aimanté cet impérieux désir des hommes d'atteindre un lieu, de l'ériger en aboutissement d'une quête, au point de n'éprouver plus le besoin d'aller plus loin, d'en faire le site harmonieux, architecturé d'où ils peuvent se relier à ce qui les dépasse.

*Jean-Christian Fleury*



## Frédéric Lemalet : Un hiver au Tibet

**A**près avoir parcouru la Russie, l'Asie, l'Océanie, Frédéric Lemalet a été captivé – au sens premier – par le Tibet : captif de la beauté âpre de ses paysages, de la vie spirituelle de ses habitants qui répondait à son propre questionnement. Il est retourné régulièrement sur le plateau himalayen entre 2003 et 2009, y passant la moitié de son temps, partageant leur mode de vie, s'imprégnant de leur mode de pensée. Aussi s'est-il donné pour mission de faire connaître ce peuple et sa culture aujourd'hui menacée.

Le temps d'un hiver, il nous fait partager l'ordinaire de leur vie consacrée pour l'essentiel aux occupations religieuses et à la survie dans une nature aussi grandiose qu'inhospitalière. Loin de décrire le quotidien, il évoque ces deux pôles de leur existence à travers des tableaux dans lesquels l'intérieur s'oppose à l'extérieur, l'ombre à la lumière, le portrait au paysage, l'intime et le fragment au plan général qui inclut l'humain dans son environnement. Dans les habitations où règne un clair-obscur très pictural, des visages, des mains émergent de la pénombre ; y surgissent les nuances chaudes de la peau parcheminée des vieillards ou de celle plus délicate des enfants, les couleurs somptueuses des vêtements pourtant pauvres. Dehors, des tempêtes de neige, des rivières et des lacs gelés, des tentes battues par les vents sont captés dans de vastes panoramas où règne le blanc, où l'homme, malmené par les éléments, se trouve confronté à sa véritable place dans l'univers. C'est entre visages et paysages, vie intérieure et cycle naturel que se joue le mystère de l'identité et des aspirations spirituelles de ce peuple.

*Jean-Christian Fleury*



## Véronique Ellena : Oggi ti amo

À chacun de ses séjours, Véronique Ellena se plaît à déambuler dans Rome, à prendre des notes photographiques de ses rencontres avec les choses et les lieux. Elle nous entraîne aujourd'hui dans cette errance très libre dont le parcours se déroule pour nous au fil d'un montage vidéo dans lequel ses photographies dialoguent entre elles en même temps qu'avec la musique du groupe Under pressure.

Capitale de la chrétienté d'Occident et haut lieu touristique, cité éternelle et centre urbain en mutation, ville-musée et lieu vivant : Véronique Ellena brosse le portrait d'une ville sacrée, protégée, apparemment immuable en même temps qu'assailie par une vie bouillonnante, incontrôlée, marquée par les stéréotypes de la consommation populaire. Nous oscillons entre églises baroques et trattorias, statues de marbre et fêtes foraines, péplums et gelatti. La musique originale, explicite ce hiatus qui en définitive se résout harmonieusement. A la cacophonie urbaine répond la polyphonie d'une bande son décalée, contrepoint de musiques, d'ambiances sonores de rues, de dialogues des films de Cinecitta.

Comme à l'accoutumée, les images de Véronique Ellena sont simples, directes, frontales : en rapport avec les objets, les traces – souvent écrites - et les lieux ordinaires dont elle ne cherche nullement à donner une vision originale et surprenante. La surprise vient d'ailleurs : c'est grâce à cette absence de manière que les fragments de vie urbaine – parfois minuscules - qu'elle prélève prennent valeur symbolique, se révèlent porteur d'histoires, de situations, éveillent en nous des souvenirs enfouis et familiers. Voici une collecte d'objets trouvés parfois insolites, souvent amusants et poétiques qui a la légèreté profonde d'un cadavre exquis.

*Jean-Christian Fleury*



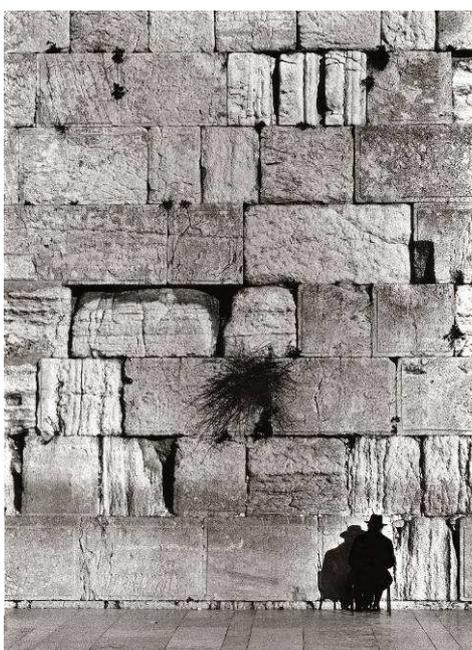
## Sandu et Dinu Mendrea : Kotel

**P**hotographe reconnu depuis des décennies dans sa Roumanie natale, ayant réalisé de nombreux livres, obtenu des prix, exposé en Europe et à New York, Sandu Mendrea n'en est pas moins victime de la censure en 1986. Il décide alors, non sans douleur, de quitter sa patrie pour s'établir avec sa famille en Israël. Là, il photographie le pays et s'intéresse particulièrement à ce haut lieu de la vie religieuse qu'est le Mur des lamentations (le Kotel) à Jérusalem.

Ce reste de la muraille qui soutient la colline où se situait le saint des saints, le Temple détruit par les armées romaines en l'an 70, est le lieu le plus sacré du judaïsme, celui où, du monde entier, l'on vient se recueillir, prier, formuler des vœux que l'on inscrit sur des morceaux de papier et que l'on glisse entre les pierres du Mur. Sandu Mendrea, dont l'identité roumaine avait relégué au second plan les racines juives, porte sur ce lieu, sur les rituels qui s'y déroulent, l'agitation incessante qui y règne un regard à la fois distancié et empreint de sympathie, teinté d'humour mais respectueux.

Son fils, Dinu, a seize ans lorsque la famille arrive en Israël et il s'intègre rapidement à la société locale. Devenu photographe lui aussi, il s'attache à décrire le pays sous tous ses aspects et, comme son père, revient régulièrement photographier le Mur. Il en résulte une « œuvre à quatre mains » dans laquelle le père et le fils improvisent sur les mêmes thèmes la musique propre à chacun. Ils ont en partage la prière, le recueillement, la gestuelle emphatique des Hassidim dans leur vêtement traditionnel, l'ennui ou l'indifférence des enfants, la présence des soldats armés qui révèle en creux la situation tendue générée par le conflit israélo-palestinien. Vision peut-être plus incisive chez Dinu qui s'attache à la diversité des comportements, aux situations incongrues, qui n'hésite pas à cadrer au plus près ses sujets et à morceler les corps tandis que son père a opté pour une approche plus globale et méditative des situations. Faut-il voir dans cette différence l'effet d'une plus profonde intégration chez le fils impliqué dès sa jeunesse dans le devenir du pays ? Quoi qu'il en soit, ces visions parallèles, issues de deux générations, porteuses de chaleur humaine, d'humour et de poésie constituent, par-delà leur contenu, un émouvant témoignage de relation entre un père et son fils.

*Jean-Christian Fleury*



Photographie de Sandu Mendrea

## Heinz Cibulka : « Gemischte Sätze » « Bildgedichte / Picture poems »

L'œuvre de Heinz Cibulka, bien que d'une grande diversité de formes, est restée marquée par l'origine artistique dans laquelle elle s'enracine : le mouvement de l'actionnisme viennois des années 1960 auquel il participa en photographiant en particulier les performances de Hermann Nitsch ou de Rudolf Schwarzkogler. La référence religieuse, particulièrement celle à l'eucharistie, au sacrifice, au sang, y était prépondérante. Son travail photographique s'est orienté vers la constitution d'associations d'images empruntées au répertoire documentaire qu'il a constitué à partir de ses propres prises de vues. Réalisées dans un premier temps dans le milieu rural où il vivait, elles évoquent la vie de la campagne autrichienne, la nature, les saisons, la vie familiale et sociale d'une société imprégnée d'un catholicisme autrichien marqué par l'esprit et l'esthétique du baroque d'Europe centrale.

Mais au-delà de cet aspect sociologique, Heinz Cibulka est attentif aux événements les plus ténus de la vie quotidienne dont il parvient à révéler une dimension spirituelle ou philosophique inattendue. Ses blocs de quatre images constituent des propositions poétiques dans lesquelles il fait cohabiter des fragments de réalités éloignées, qui dialoguent entre eux pour produire un sens qui les dépasse et oblige le spectateur à trouver sa lecture personnelle comme le ferait le lecteur d'un poème. L'un des reproches que Cibulka adresse à la photographie est son manque de sensualité, sa désincarnation, son expression purement mentale. En créant une poésie qui naît du choc des images entre elles, en brassant dans ses œuvres les plus récentes des quantités toujours plus importantes d'images dans de vastes « fresques » composées sur ordinateur, il ne cesse de rivaliser avec la richesse des propositions visuelles qu'offre la réalité afin de célébrer la vie. Le choix des poèmes visuels présentés ici est issu de différentes séries réalisées entre 1982 et 2009, dans lesquelles la présence du sacré, souvent manifestée explicitement dans l'une des images, se trouve imprégner l'ensemble, faisant de chaque instant prélevé un moment de grâce.

*Jean-Christian Fleury*



## Philippe Bordas - "Les Chasseurs du Mali"

Couverts d'amulettes et de talismans, armés des fusils d'un autre temps, les chasseurs du Mali sont la mémoire intacte du moyen âge africain. Descendants des corps d'élite de l'empire du Mali, ils portent les mêmes tenues et obéissent aux mêmes lois que les cavaliers et soldats du roi Soundjata Keïta (1190-1255).

Les chasseurs ignorent les frontières nées de la colonisation et vivent sur la presque totalité de l'Afrique de l'Ouest, sur les actuels Mali, Sénégal, Gambie, Guinée, Guinée Bissau, Mauritanie, et sur une partie de la Côte d'Ivoire. Ils transmettent l'histoire orale de l'empire de Keïta, qui s'étendait du Sahara jusqu'à la forêt équatoriale, de l'Océan Atlantique à la Boucle du Niger. Le règne de Keïta fut une époque durant laquelle coexistèrent l'islam et l'animisme. Après des siècles de guerres tribales et de traites humaines, Keïta rassembla les armées des petits royaumes et supplanta les troupes de son rival Soumahoro Kanté en 1235.

Les chasseurs forment une confrérie initiatique où les hommes sont recrutés par cooptation, sans considération de naissance, d'origine ou de classe. Ils sont à la fois l'autorité villageoise, les dépositaires de la justice, d'une tradition musicale et poétique puissante, et les maîtres des savoirs thérapeutiques, cynégétiques, géomantiques et magiques. Face à la corruption et au chaos générés par le néo-colonialisme, face à l'oubli programmatique instillé par la mondialisation libérale, la puissance souterraine et transnationale des chasseurs traditionnels constitue l'un des socles spirituels de l'Afrique, un mythe fondateur, une active utopie.

## Un festival multipartenarial



« La Caisse d'Epargne Lorraine Champagne-Ardenne est présente aux côtés des acteurs culturels, qu'ils participent aux événements « phare » ou qu'ils animent le territoire par des initiatives locales. Le soutien apporté à la bourse « Chroniques Nomades » par le Fonds de Dotation de la Caisse d'Epargne va permettre de révéler de jeunes talents et de faire connaître leurs œuvres au grand public, ainsi qu'aux spécialistes présents lors de ce festival.

Rendre la culture accessible au plus grand nombre, favoriser les actions auprès des jeunes en appréhendant la création sous toutes ses formes, tel est notre engagement au quotidien ».

---



« SNCF, c'est un milliard de voyageurs par an sur l'ensemble de son réseau, et autant de diversité, de différences.

Nous partageons pleinement les valeurs du festival « Chroniques Nomades » par notre volonté de proximité et d'ouverture sur les territoires.

Le voyage, synonyme de dépaysement, de découverte, de rencontre mais aussi de variété, de pluralité répond pleinement à l'empreinte que l'on se fait des voyages en train.

SNCF, partenaire de vos évasions, ou comment donner le goût du voyage et partager ces découvertes « nomades ».

---



# CHAMPAGNE TAITTINGER

*Reims*

Longtemps, les mots seuls ont suffi à faire connaître et partager les aventures humaines. Au fil du temps, le talent des conteurs s'est doublé du talent d'illustrateurs puis de l'œil du photographe.

En ouvrant la Demeure des Comtes de Champagne le temps de 3 week-ends aux Chroniques Nomades, le Champagne Taittinger ravive le souvenir du plus illustre hôte de cette Demeure. Thibaud IV, Comte de Champagne, voyageur et conquérant, mais aussi conteur d'une autre aventure humaine, l'amour.



La Fnac a toujours été éprise de photographie!

Dès 1954, lors de sa création, la Fnac fondait son premier Photo-Ciné-Club ! C'était le début d'un long engagement...

Depuis, l'enseigne, via ses expositions, ses événements magasins et ses partenariats avec les festivals photo, accompagne avec passion le 8ème art.

C'est donc tout naturellement que la Fnac Reims s'associe aujourd'hui avec les Chroniques Nomades afin de poursuivre son soutien à la photographie !



Dans le cadre de Chroniques Nomades, la Cartonnerie de Reims accueille la projection de photographies de Véronique Ellena intitulée "Oggi ti amo".

La projection à la Cartonnerie (4, rue du Docteur Lemoine – Reims) est en accès libre aux heures d'ouverture de la billetterie du lundi au samedi de 14 h à 19 h. Renseignements 03.26.36.72.40.

Contact presse : Magali Malnovic



Dans le cadre de Chroniques Nomades, le Palais du Tau accueille les expositions des photographes Deidi von Schawen "Arbres sacrés" et Agnès Pataux "Cœur blanc, ventre blanc".

Le Palais du Tau (2, place du Cardinal Luçon – Reims) est ouvert tous les jours sauf le lundi, du 15 avril au 6 mai de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h 30 et à partir du 6 mai de 9 h 30 à 18 h 30. Renseignements au 03.26.47.81.79. Entrée 7,50 €. Tarif réduit : 4,50 €. Gratuit : - de 26 ans, personne handicapée et son accompagnateur, demandeur d'emploi.

Contact presse : Anne-Sophie Daumont

**la saif** Société des Auteurs  
des arts visuels  
et de l'Image Fixe

---

 la culture avec  
**la copie privée**

---

